

Études générales, francophonie européenne, français du Maghreb, de l'Afrique subsaharienne, du Canada et des Amériques créoles

Philippe BLANCHET et Patrick CHARDENET, *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures. Approches contextualisées*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines / Agence Universitaire de la Francophonie, 2011, 512 pp.; disponible en ligne: http://www.bibliotheque.auf.org/doc_num.php?explnum_id=819

Adressé aux étudiants et, surtout, aux chercheurs, ce volume a l'objectif de fournir – à travers ses 45 chapitres – des repères épistémologiques, théoriques, méthodologiques, disciplinaires et “expérientiels” utiles à la recherche en didactique des langues et des cultures. Ces travaux s'inscrivent dans une “approche contextualisée”, qui vise à “considér[er] les phénomènes dans leur globalité sans les dissocier de leur environnement et de leur histoire, ce qui implique des méthodes à dominante ethnographique et compréhensive” (p. 2). Cette approche est approfondie d'abord à travers une section consacrée au “Cadre épistémologique et principes théoriques” (pp. 5-60), puis à travers une série de contributions qui se proposent d'expliquer les principes et les types de dispositifs les plus fréquemment utilisés (“La recherche impliquée par les pratiques: l'axe méthodologique”, pp. 61-192). La troisième partie offre un panorama des faits les plus étudiés au début du XXI^e siècle (“Des objets de recherche variables: les principaux phénomènes étudiés”, pp. 193-361), tandis que la dernière section propose des “Témoignages de recherches” (pp. 363-433). Nous allons rendre

compte ici des articles portant spécialement sur des contextes francophones non hexagonaux.

Parmi ceux-ci le plus étudié est celui, toujours bi/plurilingue, de l'Afrique, sur lequel portent plusieurs contributions signées par Bruno MAURER. La première – une sous-partie du chapitre sur “Les principales méthodes et leurs techniques de construction des observables” (pp. 73-192): “Propositions pour une grille d'observation des pratiques didactiques: un exemple en Afrique francophone” (pp. 132-144) – présente un outil d'observation de la relation d'enseignement-apprentissage des langues, qui permet le recueil et une première analyse des données. La grille a été mise au point en 2008, dans le cadre du projet LASCOLAF, qui concernait les systèmes éducatifs de plusieurs pays (Bénin, Burkina Faso, Burundi, Cameroun, Niger, Sénégal). Dans une autre sous-section (“Méthodologie d'enquête pour une représentation graphique des composants de la représentation sociale d'une langue”, pp. 179-192), Bruno MAURER illustre un autre outil de recherche, élaboré sous forme de questionnaire, utilisé dans l'étude des représentations du malgache et du français par un groupe de lycéens d'Antananarivo.

Enfin, dans un article sur “La contextualisation: l'exemple francophone africain” (pp. 225-239), MAURER décrit les principales directions de recherche en didactique des langues sur le terrain africain au cours des dernières décennies, en soulignant aussi les difficultés d'accès à ces recherches, dont les résultats “n'aboutissent que rarement à une publication faisant l'objet d'une réelle diffusion et donc à une réelle accessibilité” (p. 225). Un premier axe réunit les travaux qui cherchent à cerner la congruence entre, d'une part, les pratiques scolaires et les approches d'enseignement-apprentissage des langues, et, de l'autre, les modes de fonctionnement de la famille et de la société africaines. En ce qui concerne la variété de français objet d'enseignement, l'auteur évoque l'émergence, suite aux travaux lexicologiques de l'IFA, de normes endogènes, qui tendent désormais à être adoptées comme normes pédagogiques; ces variétés cependant n'ont pas encore été intégrées dans les manuels de français, si bien que l'on constate un “écart croissant entre [le] français tel qu'on le parle en Afrique et le français tel qu'on l'enseigne” (p. 231). MAURER insiste ensuite sur le grand intérêt de la notion de ‘français langue seconde’ pour le contexte francophone africain, même si elle n'a pas encore abouti à des propositions didactiques concrètes, vu que “les pratiques oscillent encore entre FLM et FLE” (p. 232). Les problématiques liées à l'acquisition/apprentissage des langues commencent elles aussi à susciter des études sur les terrains africains, où cependant l'attention des chercheurs est orientée surtout vers l'intégration

des langues africaines, qui suscite plusieurs questionnements, notamment à propos du modèle de bilinguisme à adopter, du choix des langues à promouvoir – choix qui devrait s'appuyer sur une étude approfondie des représentations liées à ces langues –, des stratégies méthodologiques à mettre en place.

Muriel NICOT-GUILLOREL (“L'apprentissage de la lecture à Madagascar”, pp. 393-404) vise à fournir des moyens de réflexion et de recherche sur l'apprentissage de la lecture à Madagascar où, malgré la proportion encore importante d'analphabètes, “l'écrit occupe désormais une place incontournable” (p. 393). Après une brève présentation des langues malgache et française, l'article décrit les résultats en lecture et en écriture des élèves à la fin du CP2 et du CM2 (2004-2005). Ces résultats, obtenus grâce au Programme d'Analyse des Systèmes Éducatifs de la CONFEMEN, montrent d'une part la nécessité de bien maîtriser les contrastes phonologiques pour parvenir à l'appropriation du malgache écrit officiel, et d'autre part l'influence du niveau linguistique de l'enseignant sur l'acquisition du français, le niveau B1 étant signalé comme indispensable afin d'assurer une meilleure formation. Quant aux pratiques de classe, NICOT-GUILLOREL constate que, pour les deux langues, sont mis en place des “schémas de traitement des textes peu propices à l'autonomie en lecture” (p. 402). L'auteur conclut par des suggestions d'amélioration de l'apprentissage de la lecture, et insiste sur la nécessité d'encourager la réflexion et la recherche au sein des pays du Sud, en tenant compte du caractère plurilingue et interculturel du contexte.

Les deux autres articles sont des exposés critiques sur des recherches doctorales consacrées au contexte plurilingue et pluriculturel québécois: Shenaz BHANJI-PITMAN s'intéresse aux “actes initiateurs et réactifs dans les modes d'échange communicatif des apprenants et des enseignants” (p. 408), à travers l'observation directe et par des entrevues semi-dirigées (“La prise en compte par des enseignants de français langue seconde de facteurs d'ordre culturel en contexte pluriculturel adulte au Québec”, pp. 405-414); Elatiana RAZAFI s'appuie sur la démarche ethnographique de l'observation participante pour étudier “Les dynamiques plurilingues identitaires d'enfants migrants dans une école francophone à Montréal” (pp. 415-423).

Même si aujourd'hui – comme l'admet Patrick MARTINEZ dans la “Post-face” (“Contextualiser, comparer, relativiser: jusqu'où aller?”, pp. 435-443) – “le statut social de la recherche en didactique n'est pas assuré” (p. 442), ce volume contribue de façon significative à la solidification scientifique de ce domaine de recherche: la richesse des notions explorées, des méthodologies, des outils et des situations présentées en font un document

indispensable pour s’orienter dans la réflexion actuelle en didactique des langues et des cultures. Les dernières sections de l’ouvrage permettent par ailleurs aux non spécialistes d’appréhender aisément les contenus et de creuser ultérieurement les sujets traités, grâce à des explicitations des concepts fondamentaux (“Index notionnel et factuel”, pp. 445-464) et aux nombreux repères bibliographiques fournis (“Références bibliographiques citées dans le texte”, pp. 465-500; “Bibliographie et sitographie générale et thématique”, par Alexandra POULET, pp. 501-509).

Cristina BRANCAGLION

Véronique CASTELLOTTI (dir.), *Le(s) français dans la mondialisation*, Bruxelles, EME, 2013, 470 pp.

La plupart des textes réunis dans ce volume sont issus du colloque “Le(s) français dans la mondialisation: patrimoine(s) à diffuser ou projet(s) à construire?”, organisé à Tours en 2012. Les quatre parties qui le composent sont précédées d’un préambule de Véronique CASTELLOTTI, d’une ouverture de Jean-Marie KLINKENBERG et sont suivies d’une conclusion de Daniel COSTE. Dans le préambule (“Français et francophonies dans la mondialisation”, pp. 7-15), V. CASTELLOTTI réfléchit à la transition nécessaire d’une représentation traditionnelle où le français est envisagé en tant qu’entité homogène et universelle à la prise en compte, désormais incontournable, de la diversité qui le caractérise, celle-ci étant le point de départ pour l’élaboration de nouveaux parcours complexifiés suite à la rencontre avec des altérités hybrides. J.-M. KLINKENBERG, à son tour (“La francophonie: pour qui? pour quoi?”, pp. 17-38), fait de la diversité, qui est au cœur de la francophonie, l’objet de sa réflexion: après avoir rappelé l’évolution que le concept de francophonie subit – et cela dans la perspective de la géographie culturelle de GLASZE et de l’analyse rhétorique menée par PROVENZANO –, il cherche à montrer les enjeux positifs que la globalisation peut avoir pour la francophonie, en soulignant notamment la nécessité pour le français de s’ouvrir à la diversité et de créer des synergies avec les autres langues.

La première partie de l’ouvrage (“Le(s) français dans le monde: politiques, fonctions, usages”) rassemble plusieurs contributions. Jürgen ERFURT (“Du français langue de colonisation à la francophonie. Regards sur l’histoire des concepts et des idéologies linguistiques”, pp. 41-57) évoque l’histoire de

la francophonie et porte ensuite le regard sur les politiques de diffusion du français en examinant le cas de la Moldavie, alors que Nobutaka MIURA (“Un regard politique sur la diffusion et la réception du français au Japon”, pp. 59-69) illustre la situation du français au Japon. Les contributions qui suivent portent sur d’autres pays francophones: Ozouf Sénamin AMEDEGNATO (“De quelques paradoxes de la situation du français en Afrique subsaharienne”, pp. 71-84) présente les paradoxes et les contradictions de la francophonie en Afrique subsaharienne et exhorte à repenser le rôle du français; Renauld GOVAIN (“Le français haïtien et l’expansion du français en Amérique”, pp. 85-103) décrit les caractéristiques phonétiques, lexicales et morpho-syntaxiques du français haïtien et souligne le rôle de Haïti dans la diffusion de la langue française; Khaoula TALEB IBRAHIMI (“Le français, une langue étrangement algérienne”, pp. 105-109) interroge le statut – paradoxal – du français dans la réalité algérienne et Leïla MESSAOUDI (“Formes d’appropriation linguistique de la langue française au Maroc: entre fonctionnalité et identité”, pp. 111-123) souligne que le français au Maroc répond à des besoins fonctionnels aussi bien qu’identitaires. Comme le titre de sa contribution le suggère, Katia VANDERMEULEN (“Langue et intégration en contexte migratoire. Quelle dialectique dans la politique d’intégration linguistique française?”, pp. 125-143) analyse la politique d’intégration linguistique française, élaborée autour de l’idéologie monolingue au détriment des compétences plurilingues et pluriculturelles. Enfin, Jacques BEZIAT (“Un soutien à la recherche dans les espaces francophones. La revue en ligne *frantice.net*”, pp. 145-155) décrit la revue *frantice.net* (sa structure, ses objectifs, ses contenus, son public) et en dresse un bilan encourageant.

La deuxième partie (“Orientations didactiques et démarches formatives”) présente les choix didactiques concernant le FLE opérés dans plusieurs pays: Laura ABOU HAIDAR (“Quelles formations pour les professeurs de français dans le cadre de la coopération? Analyse de cas: l’action de coopération pour le français à Marrakech”, pp. 159-172) décrit le système éducatif marocain et interroge le rôle de la coopération internationale dans la formation des enseignants de FLE; Fumiya ISHIKAWA (“La didactique du FLE au Japon face à la mondialisation de l’éducation: enjeux des mesures éducatives et de la formation des enseignants”, pp. 173-185) analyse les enjeux liés à l’apprentissage du français au Japon, où le français apparaît lié à des intérêts culturels plutôt que pratiques. Ensuite, Estela KLETT (“La formation des enseignants en Argentine. De nouveaux parcours pour l’appropriation du français”, pp. 187-197) expose la situation du français dans le contexte multilingue et pluricultu-

rel argentin. De leur côté, Thérèse JEANNERET, Stéphanie PAHUD et Anne-Christel ZEITER (“Quels français apprendre? Quels français enseigner? Variétés de français écrit d’étudiants alloglottes en Suisse romande”, pp. 199-213) illustrent le cas de la Suisse où le français est inscrit dans une dimension alloglotte et suggèrent un parcours d’apprentissage basé sur le contact avec des genres textuels différents. Ce sont des parcours d’enseignement/apprentissage du français pour des publics ayant des visées professionnelles en Roumanie et dans d’autres pays de l’Europe Centrale et Orientale (Albanie, Hongrie et Lituanie) que nous proposent Michel PADONOU et Carmen AVRAM dans leur contribution (“Français langue étrangère: choix institutionnels et contextes professionnels en Europe Centrale et Orientale. Pour une meilleure prise en charge de l’enseignement/apprentissage du français à l’université”, pp. 215-235), alors que Argyro PROSCOLLI, Stélios MARKANTONAKIS et Stélios THEODORAKEAS (“Le projet de numérisation du manuel scolaire pour la classe de FLE au collège hellénique. Des enjeux politiques aux apports pédagogiques”, pp. 237-256) rendent compte des initiatives d’enrichissement des manuels de FLE dans le contexte hellénique. La dernière contribution de cette deuxième partie (Nicole ROCTON, “Le français en chansons, tranche de mémoire des Alsaciens dialectophones: une expérience en EHPAD”, pp. 257-268) décrit une expérience menée avec des personnes âgées en Alsace afin de récupérer leurs liens avec le français.

La troisième partie (“Expressions littéraires, variation et appropriation du français”) explore la dimension des écritures francophones. Angeliki KORDONI (“Hybridité linguistique et recherche identitaire dans les écritures francophones grecques: le cas de Margarita Liberaki et de Vassilis Alexakis”, pp. 271-280) analyse la relation avec la langue française et son rôle dans le processus de construction identitaire auprès de deux écrivains grecs, alors que Florina-Liliana MIHALOVICI (“Évolution et permanence de la figure de l’ogre sur les territoires francophones. Mondialisation d’un passeur culturel”, pp. 281-292) étudie la permanence de la figure de l’ogre et son rôle d’unificateur culturel dans les littératures francophones contemporaines. L’exploration des romans contemporains pour adolescents permet à Julie BERGERON-PROULX d’examiner les usages de la langue dans deux espaces géographiques différents, Belgique et Québec, et l’amène à remarquer une attitude différente à l’égard de la variation, légitimée au Québec mais encore stigmatisée en Belgique (“Usage de la langue et imaginaire national dans le roman pour adolescents en Belgique francophone et au Québec”, pp. 293-311). Ensuite, Luc COLLÈS (“La littérature migrante dans l’espace francophone: une métaphore de la diversité culturelle à

exploiter en classe de français”, pp. 313-318) souligne l’importance d’exploiter la littérature migrante en tant que support pédagogique, étant donné l’ouverture à l’altérité dont elle fait état. Enfin, Sylvie DARDAILLON (“Pluralité du théâtre contemporain francophone pour la jeunesse: langue en jeu, enjeux d’apprentissage”, pp. 319-330) propose l’exploration d’un répertoire théâtral pour les apprenants de FLE afin de réfléchir sur la langue et d’observer les phénomènes variationnels.

La quatrième et dernière partie de l’ouvrage réunit des expériences diverses (“Des recherches diversitaires?”). Dans la première contribution, Elatiana RAZAFIMANDIMBIMANANA et Gilles FORLOT, (“Des chercheurs plurilingues et plurimigrants en français: des recherches *anéoué* différentes?”, pp. 333-348) réfléchissent à la façon dont les expériences plurielles des chercheurs influencent leurs manières de travailler sur le tissu social. Ensuite, Emmanuelle HUVER (“La diversité au centre de projets à construire. Réflexions autour d’un projet de recherche en didactique des langues: le projet DIFFODIA”, pp. 349-365) illustre un projet visant à “explorer les modalités de prise en compte (ou non) de la diversité / altérité / pluralité – linguistique, culturelle et formative – telle qu’elle est perçue et interprétée dans le cadre de formations de français, dans des environnements universitaires variés” (p. 351). Valentin FEUSSI et Céline PEIGNE, en s’appuyant sur le projet DIFFODIA, (“Construction de savoirs enseignants en contextes universitaires au Cameroun et en Afrique du Sud”, pp. 367-377) explorent des contextes universitaires du Cameroun et d’Afrique du Sud et exhortent à la prise en compte de la diversité non seulement sur le plan linguistique mais aussi au niveau des processus didactiques. La contribution suivante (Cécile GOÏ, Claudia TORRES-CASTILLO, “Réflexivité altéritaire et rencontre interculturelle dans un projet de recherche international. L’exemple du croisement des regards France-Mexique dans le cadre du projet DIFFODIA”, pp. 379-404) relate une expérience altéritaire de croisement de regards à propos de l’interprétation du contexte d’enseignement du FLE à l’université mexicaine et témoigne de la domination symbolique exercée par les imaginaires et les représentations culturelles des chercheurs. Les discours autour de l’expression “méthode chinoise”, employée en Chine dans le domaine de l’enseignement des langues étrangères est au cœur de la réflexion de David BEL, Emmanuelle HUVER, Minyi LIANG et Rongkun MAO (“À la recherche de la méthode chinoise. Convergence des discours, diversité des pratiques, pluralité des interprétations”, pp. 405-422): les auteurs soulignent la pluralité des interprétations tout en tenant compte des histoires diverses des chercheurs. L’article qui clôt cette dernière partie (Marc DEBONO, “Pragmatique, théorie des

actes de langages et didactique des langues-cultures. Histoire, arrière-plans philosophiques, conséquences et alternatives”, pp. 423-447) rappelle l’importance de la pragmatique et de la théorie des actes de parole en didactique des langues-cultures.

Dans la conclusion de l’ouvrage, D. COSTE (“Diffusion, appropriation, glocalisation”, pp. 449-465) évoque la problématique du colloque en soulignant le rapport à double sens entre globalisation et contextes locaux (ce qui l’amène à proposer le néologisme “glocalisation”), avant d’en dégager les lignes de force: diversité, pluralité, transversalité explorées sous des angles différents, que ce soit celui des institutions de la francophonie, celui des expériences de groupes de recherches ou celui des politiques linguistiques et/ou éducatives. Il conclut en mettant en relief la complexité de l’époque contemporaine marquée par une “pluralité linguistique et culturelle” (p. 460) mais aussi par “des évolutions démographiques, des besoins étendus de circulation et de communication, des progrès de la scolarisation” (p. 460).

Ce volume se veut un excellent ouvrage pour tous ceux qui souhaitent réfléchir aux problématiques de la diversité et de la pluralité qui sillonnent l’espace francophone à l’époque de la “glocalisation”.

Chiara MOLINARI

Véronique DELVAUX, *Les voyelles nasales du français. Aérodynamique, articulation, acoustique et perception*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2012, 256 pp.

Ce volume – écrit et conçu de façon très concise et technique (il ne présente ni une introduction ni une conclusion générale) – détaille les résultats des recherches de phonétique expérimentale et de phonologie de laboratoire menées par DELVAUX, qui s’appuie aussi sur l’abondante littérature disponible pour les voyelles nasales du français et établit d’intéressantes comparaisons avec les données disponibles pour les autres langues du monde.

Cette étude des voyelles nasales prend en considération aussi plusieurs facteurs de variation, parmi lesquels les “variations régiolectales” (*passim*), envisagées dans les chapitres portant sur l’aérodynamique de la nasalité et sur l’articulation

des nasales. À ce propos, DELVAUX considère que le “domaine francophone” inclut essentiellement trois “groupes régiolectaux”: “(i) le français septentrional (moitié nord de la France, Suisse, Belgique) – auquel ressortit le français de Paris –, (ii) le français méridional, et (iii) le français québécois” (p. 53). Quant au reste de l’espace francophone: “le français parlé dans les autres régions du monde n’est pas considéré ici, car il n’est que peu fréquemment la langue maternelle et/ou principale des locuteurs, par ex. en Afrique ou dans les îles de l’océan indien” (*Ibid.*). Il en ressort que la seule variété non hexagonale retenue est le français québécois, dont les particularités sont extraites d’une recherche antérieure de DELVAUX, menée à Montréal¹, qui confirme les connaissances en la matière.

Les études aérodynamiques montrent que la réalisation des voyelles nasales en français québécois, comme en français méridional, comporte trois phases, dont les deux premières (phase vocalique orale et phase vocalique nasalisée) sont analogues; les deux variétés se distinguent dans la dernière phase, qui correspond à la réalisation d’un appendice consonantique en français méridional et à un vocoïde (une semi-voyelle nasalisée) en français québécois (cf. pp. 53-55).

Du point de vue articulatoire, les voyelles nasales québécoises s’avèrent diphtonguées: “le point de départ correspond à la voyelle orale [de référence] puis on évolue en cours de nasale vers une plus grande antériorisation pour les antérieures et une plus grande postériorisation pour les postérieures (ainsi qu’une fermeture généralisée)” (p. 101).

Au-delà de la reprise de ces données concernant le Québec, DELVAUX évoque quelques autres particularités diatopiques, bien que de façon occasionnelle ou générique. Par exemple, lorsqu’elle signale la préservation du phonème /6/ en français méridional, québécois et de Belgique (p. 21), qui contribue à distinguer ces variétés du français “standard”, réduit désormais à trois voyelles nasales (*Ibid.*); ou encore quand elle reconnaît que les informateurs belges peuvent faire relever “de légères différences [...] par rapport au français de Paris” (p. 53, n. 3).

Cristina BRANCAGLION

¹ Véronique DELVAUX, “Production de voyelles nasales en français québécois”, *Actes des 26^e Journées d’Études sur la Parole*, 2006, pp. 383-386 (disponibles sur le site web de l’Association Francophone de la Communication Parlée: <http://www.afcp-parole.org/>).

Anika FALKERT (dir.), *La perception des accents du français hors de France*, Mons, CIPA (“Recherches en PArôle”), 2013, 190 pp.

Dans les huit contributions réunies dans ce volume, 19 spécialistes s’interrogent sur la perception de la variation linguistique, et notamment des accents des variétés de français parlées hors de France, avec l’objectif d’“apporter des éclaircissements sur les indices qui permettent d’identifier un accent et sur les prototypes cognitifs et stéréotypes culturels associés aux stimuli acoustiques” (Anika FALKERT, “Introduction”, pp. 9-19: p. 13). Présentées au colloque “La perception des accents du français hors de France” (Université d’Avignon, 17-18 novembre 2011), ces études s’intéressent au français parlé en Europe (Belgique, Suisse, Italie), en Afrique (Burkina Faso, Côte d’Ivoire, Mali, Sénégal) et au Québec.

Les quatre premiers articles exploitent les enquêtes menées dans le cadre du projet Phonologie du Français Contemporain (PFC), en témoignant ainsi de l’intérêt des travaux de cette équipe, qui continuent de ressourcer la recherche sur le français parlé hors de France². Alice BARDIAUX et Philippe BOULA DE MAREÛIL (“Allongements vocaliques en français de Belgique: une approche perceptive”, pp. 21-40) étudient un phénomène prosodique typique de l’accent belge, qui s’avère en effet un trait pertinent pour cette variété, perçu surtout lorsqu’il concerne des voyelles nasales ou semi-fermées situées dans des monosyllabes ou dans la pénultième syllabe de mots plurisyllabiques. Isabelle RACINE, Sandra SCHWAB et Sylvain DETEY (“Accent(s) suisse(s) ou standard(s) suisse(s)? Approche perceptive dans quatre régions de Suisse romande”, pp. 41-59) analysent la perception de deux variétés suisses (Genève et Neuchâtel) et du français parisien par des auditeurs originaires de Paris, Genève, Neuchâtel, Fribourg et du Jura. Il en ressort, d’une part, que les auditeurs suisses sont généralement capables de distinguer les accents des différentes régions de Suisse romande, et d’autre part que Genève a “un double statut – standard international et de la vie quotidienne – pour tous les auditeurs suisses [...] excepté pour les Genevois” (p. 56); cela s’explique par le fait que les Genevois “se considèrent comme périphériques par rapport à Paris et, à ce titre, n’accordent le statut de standard international qu’à la variété parisienne” (*Ibid.*). Philippe BOULA DE MAREÛIL et Béatrice Akissi BOUTIN (“Perception et caractérisation d’accents ouest-africains en français”, pp. 61-80)

² Pour une présentation du projet et de ses applications dans une perspective didactique voir les comptes rendus proposés dans *Pontil/Ponts* n. 6/2006, pp. 126-128 et n. 12/2012, pp. 164-166.

montrent comment des locuteurs francophones de l’Afrique de l’Ouest sont en mesure d’identifier les accents sénégalais et ivoirien. L’on a pu en outre identifier les traits qui différencient ces deux variétés de français: pour le Sénégal ce sont les patrons mélodiques descendants et la tendance à la réalisation de /R/ dorsaux, tandis que pour la Côte d’Ivoire il s’agit des patrons mélodiques ascendants et de l’élision ou des réalisations vocalisées de /R/. Chantal LYCHE et Guri BORDAL (“Le rôle de la prosodie dans la reconnaissance d’accent: le cas du français de Bamako”, pp. 81-101) visent à établir si la prosodie est un facteur déterminant dans la reconnaissance de la langue maternelle de témoins maliens francophones qui parlent aussi le songhay, le tamasheq et le bambara, trois langues africaines qui s’avèrent relativement bien reconnues. La recherche confirme “le poids du facteur prosodique dans la reconnaissance de la L1 chez des locuteurs africains et, par ce biais, conforte l’hypothèse d’une influence du substrat sur le superstrat” (p. 98), influence qui a été récemment mise en discussion suite aux résultats de recherches portant sur la syntaxe.

En faisant appel à la notion de “marqueur dialectal”, Annie BRASSEUR et Lucie MÉNARD essayent d’identifier les traits phonétiques qui permettent aux Québécois de se reconnaître en tant que locuteurs de cette variété de français (“Les marqueurs dialectaux du français québécois: perception de locuteurs québécois”, pp. 103-128). Les analyses portent en particulier sur les traits répandus dans tout le territoire québécois, non conditionnés par des facteurs stylistiques ou sociaux: l’affrication de /t/ et /d/, le relâchement de /i/, /y/ et /u/, la postériorisation de /a/, la fermeture de / ϵ /, l’antériorisation de / \tilde{a} /. Cela a permis de constater que “le relâchement et l’affrication [...] suscitent une meilleure reconnaissance de l’accent québécois que les autres marqueurs” (p. 124) et que la combinaison de marqueurs différents, notamment du relâchement et de l’affrication, favorise une meilleure reconnaissance de l’origine québécoise.

Dans une perspective inverse, François POIRÉ et Jeff TENNANT (“Adaptation à l’accent hexagonal par une actrice québécoise: le cas des voyelles”, pp. 129-149) examinent les stratégies d’adaptation au français européen de l’actrice québécoise Marie-Josée CROZE, qui joue dans les deux accents, afin de contribuer à mieux définir les facteurs de différenciation des deux variétés. Les auditeurs européens et québécois soumis au test de perception parviennent à différencier les deux accents dans les brefs extraits de film proposés. Quant aux stratégies de l’actrice pour s’adapter à l’accent euro-

péen, elles consistent d'une part "à centraliser et concentrer l'ensemble du système vocalique afin de produire les voyelles dans une bande d'environ 200 Hz" et de l'autre à réduire la durée des voyelles françaises, qui "tendent à présenter des durées plus proches" (p. 147).

Encore à propos de l'accent québécois, Nadine VINCENT ("Le [t] final à l'écrit au Québec: un accent qui se lit", pp. 151-160) se penche sur quelques commentaires métalinguistiques concernant la prononciation du /t/ final et sur des évocations artistiques de ce trait de prononciation, en faisant ressortir la diversité d'approches selon lesquelles il a été abordé: "pendant que les linguistes cherchent à retracer l'origine du phénomène, les chroniqueurs veulent le voir disparaître. De leur côté, les créateurs se permettent de modifier l'orthographe des mots pour faire de l'écrit un miroir fidèle de l'oral. [...] Ces graphies mutines permettent aujourd'hui qu'un accent puisse se lire, et assurent pour demain la mémoire de ces faits de langue, au-delà des normes et des réformes" (p. 159).

Finalement, une équipe de professeurs et chercheurs italiens – Massimo PETTORINO, Anna DE MEIO, Marilisa VITALE et Giovannella FUSCO GIRARD ("La perception de certains accents français de la part des enseignants et des futurs enseignants italiens du français langue étrangère: compréhension et attitudes", pp. 161-176) – étudie la perception des accents parisien, suisse, belge, valdôtain et québécois de la part de 65 enseignants ou futurs enseignants de FLE originaire de la Campanie. Ils constatent que le niveau de compétence langagière en français (B2 et C1) n'est pas significatif dans la reconnaissance des variétés diatopiques de français et que les auditeurs italiens s'avèrent généralement malhabiles dans cette tâche. Le degré de compréhensibilité auditive résulte "en relation inverse avec la vitesse d'articulation et avec le nombre de syllabes tombées, et en relation directe avec la proximité de l'espace vocalique parisien, modèle de français acquis pendant la période de formation scolaire par les apprenants italiens" (p. 175). Par ailleurs, un indice élevé de compréhensibilité donne lieu à une évaluation négative de l'accent, comme c'est le cas pour l'accent valdôtain.

Ces contributions témoignent de la possibilité réelle de parvenir à une définition des traits phonétiques caractéristiques des différentes variétés de français et montrent les retombées intéressantes que ces recherches peuvent avoir sur l'élaboration d'ouvrages normatifs et de supports didactiques.

Cristina BRANCAGLION



Olga GALATANU, Ana-Maria COZMA et Virginie MARIE (dir.), *Sens et signification dans les espaces francophones. La construction discursive du concept de francophonie*, Bruxelles, Peter Lang (“GRAMM-R. Études de linguistique français”, n.19), 2013, 247 pp.

Cet ouvrage se propose de focaliser l’attention sur le pouvoir de la parole et du discours, afin de proposer non pas un sens, mais des sens multiples, souvent complémentaires, parfois contradictoires, à la “francophonie” (à entendre comme l’ensemble des communautés linguistiques qui parlent français et l’ensemble des individus qui parlent cette langue comme langue maternelle, seconde ou même étrangère), ainsi qu’à l’institution internationale de la Francophonie (à entendre comme l’espace complexe, politique, de solidarité économique et culturelle et comme un lieu de partage de croyances et valeurs, en plus du partage du français).

Le volume traite “des mots de la francophonie”, ceux qui sont mobilisés pour la définir, l’interroger, la reconstruire. C’est donc bien l’espace sémantique mobilisé par les discours sur et autour de la francophonie/Francophonie qu’interrogent les contributeurs de cet ouvrage collectif.

Leur objectif est celui de ré-interroger, dans une perspective pluridisciplinaire et avec des outils méthodologiques variés, le concept de francophonie des discours fondateurs (première partie de l’ouvrage), le rôle du français dans la construction identitaire au sein des espaces francophones (deuxième partie) et enfin la construction discursive et sociale d’espaces francophones spécifiques (troisième partie). L’ouvrage adopte une approche pluridisciplinaire qui fait appel à la sémantique du prototype, argumentative et des possibles argumentatifs, à la sémiotique, mais aussi à l’analyse du discours, et à la sociolinguistique en passant par l’approche historique. Cette diversité d’approches bien s’applique à l’étude des multiples facettes discursives des espaces et des identités francophones.

Olga GALATANU ouvre le volume avec sa réflexion proprement linguistique sur le statut des deux nominaux /francophonie/ et /Francophonie/ en s’arrêtant sur la pluralité des hypothèses interprétatives de leurs sens et en proposant une réponse sémantique (“Introduction à l’étude du concept et de la signification lexicale de *francophonie*. Construction discursive



sive d'un concept, activation d'un lien dénomiatif, ou désignation d'un 'objet social'?", pp. 15-42).

La première partie de l'ouvrage ("Le concept de francophonie et ses discours fondateurs et promoteurs des espaces francophones") regroupe quatre contributions qui proposent une démarche méthodologique et une approche disciplinaire différentes.

Dans "La construction identitaire de la Francophonie dans les discours d'ouverture des Sommets francophones" (pp. 43-58), Anne-Laure CAMUS présente une approche lexico-métrique et thématique des discours fondateurs en privilégiant l'analyse des mots évaluatifs et affectifs capables de rendre compte d'un discours qui construit un système de valeurs tournant autour du concept de Francophonie. Dans la deuxième contribution, Jean Pierre FEWOU NGOULOURE ("Sémiotique de la Francophonie", pp. 59-74) propose une approche sémiotique pour traiter du mot /Francophonie/ et repenser à son parcours interprétatif. La contribution de Delphine GIULIANI, "Le concept de francophonie dans le discours médiatique français en 2007 et 2009" (pp. 75-90), s'inscrit dans la linguistique de corpus et dans la sémantique du prototype pour mettre en relief le rôle joué par les médias dans la construction identitaire des individus et des collectivités se reconnaissant partie de l'espace francophone. François PROVENZANO conclut cette première partie avec sa réflexion autour de "Le *pathos* francophone: francodoxie, argumentation et émotions" (pp. 91-106). En partant de l'analyse des discours institutionnels de la Francophonie il montre les mécanismes de construction du mythe enchanteur de l'avenir francophone.

La deuxième partie de l'ouvrage – "Le français et les identités francophones" – est composée de quatre contributions. Dans la première, Romuald BERTY ("Les avatars de la métaphore guerrière et solaire dans les discours de la Francophonie", pp. 107-116) analyse les images du discours des promoteurs de la Francophonie en passant par les représentations sociales de la langue française auprès de ses utilisateurs. Annette BOUDREAU – "Que veut dire être francophone au Canada?" (pp. 117-128) – questionne le rapport entre représentation linguistique et construction identitaire. Au Canada, la quête d'identité s'associe souvent à la quête d'un bon usage qui évoque toute la thématique de l'insécurité linguistique. Phuong Lan NGUYEN-PERCHER et Ngoc LAM DINH ("Représentations de la francophonie chez les futurs enseignants de FLE dans les universités vietnamiennes", pp. 129-144) présentent une étude sur les conditions de l'usage du français au Vietnam, tandis qu'Anne-Christel ZEITER ("Reconfigurations identitaires. Un passage obligé dans l'appropriation

du français?», pp. 145-158) montre, à travers le rôle essentiel joué par les autobiographies linguistiques, comment la narration de l'apprentissage des langues permet au sujet de s'investir dans un processus d'élaboration identitaire. En conclusion à cette deuxième partie, Virginie MARIE propose une étude sur les "Représentations de la Francophonie en Moldavie" (pp. 159-180) qui se fonde sur une analyse prototypique et catégorielle pour étudier la construction des identités en Moldavie, où l'apprentissage du français n'est ni imposé, ni revendiqué.

Dans la troisième et dernière section du volume, intitulée "La construction d'espaces et d'identités collectives en francophonie", trouvent place des études de cas: le premier est proposé par James ARCHIBALD avec son article sur "L'AIU dans l'espace francophone. Droits, humanisme et éducation" (pp. 181-192), portant sur la constitution d'un espace éducatif et culturel tel que celui de l'Alliance israélite universelle; les discours fondateurs de cette institution montrent les enjeux idéologiques à la base de cet espace francophone singulier. Jean-Pierre CUQ ("Des discours et des actes. La création de l'espace didactique francophone", pp. 193-206) présente l'école en tant que lieu institutionnel à partir duquel il est possible de bâtir et former les identités collectives dans les espaces francophones. La troisième étude de cas porte sur la Galice, réalité analysée par Carlos VALCARCEL RIVEIRO et Laura PINO SERRANO ("Le concept de langue seconde dans la francophonie et sa validité en contexte non francophone. L'exemple de la Galice", pp. 207-230), qui proposent un transfert du concept de langue seconde en partant de son utilisation dans l'espace francophone pour arriver à l'appliquer au contexte galicien. Enfin, Bénédicte LEDUC PENOT ("La Francophonie contée par ceux qui la pratiquent. Le cas de quelques étudiants polonais", pp. 231-244) s'intéresse aux valeurs mobilisées par les discours des étudiants qui, en Pologne, pratiquent le français comme langue étrangère.

Cet ouvrage a le mérite de proposer une ample réflexion autour du sens et de la signification dans les espaces francophones; l'approche pluridisciplinaire et les différentes méthodologies appliquées au cours des analyses proposées montrent à quel point la francophonie/Francophonie reste un champ discursif incontournable pour l'étude des représentations collectives où la langue, soit elle maternelle, seconde, étrangère ou marâtre, apparaît comme un véhicule privilégié pour penser la reconfiguration identitaire.

Paola PUCCINI

Frank JABLONKA, *Vers une socio-sémiotique variationniste du contact postcolonial: le Maghreb et la Romania européenne*, Wien, Praesens Verlag, (“Beihefte zu Quo vadis, Romania?”, n. 47), 2012, 320 pp.

Frank JABLONKA, spécialiste du contact des langues, a fait paraître une étude sérieuse et solidement documentée dans laquelle il expose remarquablement les résultats de longues années de recherches menées au Maroc et en France sur le contact linguistique “postcolonial” français-arabe.

En guise d’introduction, dans le premier chapitre du volume (“Introduction: pourquoi une socio-sémiotique variationniste du contact postcolonial?”, pp. 15-21), l’auteur délimite son terrain d’investigation dans les aires francophones de l’Afrique du Nord et de la Romania européenne. Ce qui intéresse Frank JABLONKA, ce sont principalement les situations de contact de langues et de cultures dans les anciennes colonies en Afrique du Nord (surtout au Maroc) et en France (surtout dans les agglomérations urbaines caractérisées par la présence de populations du Maghreb). Il s’agit d’un terrain d’investigation qu’il qualifie de “classique” pour le Maroc, car il considère les habitudes linguistiques de “la jeune génération scolarisée résidant dans les quartiers populaires” (p. 15) de la ville de Rabat. Tandis que du côté européen, il s’agit d’un terrain d’investigation qu’il qualifie de “virtuel”, puisqu’il étudie un corpus de musiques “rap et raï” et de cinéma de banlieue médiatisés en France. Ces terrains de recherche du contact linguistique franco-arabe sont liés par ce qu’il appelle le “fait postcolonial”, c’est-à-dire les relations culturelles et les influences linguistiques qui existent de nos jours entre les ex-colonies d’Afrique du Nord et les agglomérations urbaines des plus grandes villes françaises. Les “systèmes sémiotiques autres que langagiers”, notamment le cinéma et la musique, jouent un rôle déterminant dans ce “contact postcolonial” et permettent, selon l’auteur, de “dépasser la dimension purement linguistique en faveur d’une socio-sémiotique variationniste du contact” (p. 20).

Dans le deuxième chapitre de l’ouvrage (“Méthodologie de recherche empirique en ethno-sociolinguistique variationniste du contact postcolonial sur le terrain marocain”, pp. 22-52), Frank JABLONKA décrit avec précision méthodologique les raisons du choix de l’approche

qualitative au détriment de l'approche quantitative pour son enquête marocaine dans l'agglomération urbaine de Salé, ville-dortoir de Rabat. Il discute les nombreuses dynamiques qui ont porté à la constitution d'un corpus d'informateurs (vingt-et-un) et à la formulation d'un "questionnaire variationniste" (quatre-vingt-douze questions) préparé avant son enquête sur le terrain (en annexe du volume).

Avec le troisième et le quatrième chapitres, on entre dans le vif du sujet ("Anthropologie sociolinguistique du contact au Maroc", pp. 53-83; "Analyse variationniste de la dynamique de contact en milieu urbain au Maroc", pp. 84-145). L'auteur présente de manière très détaillée la situation sociolinguistique du Maroc en étudiant le rapport que les Marocains entretiennent avec l'arabe standard (*fosha*), l'arabe dialectal (*darja*) et le français standard. En milieu urbain, la maîtrise du français standard est liée, d'une part, au niveau de scolarisation des locuteurs et, d'autre part, aux ambiguïtés de l'héritage colonial. Bien que les normes (arabe et française) soient de manière générale reconnues, les Marocains considèrent le français comme la langue de la "permissivité" dans "laquelle les tabous culturels sont transgressés et les codes moraux sont contournés plus facilement" (p. 61). Le français standard, comme dans presque toutes les colonies françaises en Afrique, a été "greffé" sur la réalité linguistique duelle marocaine (arabe standard et dialectal). Cette notion, que le sociolinguiste Jean-Loup AMSELLE désigne avec le nom de "branchement", est utilisée par JABLONKA pour mieux définir la pluralité d'interlectes existant dans les villes marocaines. Ce "branchement" a donné lieu à une "gradation sextuple et demie" (p. 101) de la "pluriglossie" marocaine: un français standard "exogène" identifié au français de France; un français standard "endogène" avec "très peu d'interférences de l'arabe dialectal"; un français standard "intermédiaire" avec "un taux modéré d'interférences de l'arabe dialectal"; un français standard "défectif" qui est "caractérisé par de nombreux déficits de compétence et d'interférences de l'arabe dialectal"; un arabe dialectal "défectif" avec de "nombreuses interférences du français standard" et un arabe "dialectal marocain" avec très peu d'interférences du français standard appelé aussi "dialecte de base". L'auteur considère également une "demi-gradation" de cette "pluriglossie marocaine", c'est-à-dire un arabe standard qui se "soustrait à toute intégration dans une gradation de contact" (p. 102).

Le cinquième chapitre de l'ouvrage porte sur les échanges postcoloniaux entre le Maghreb et la Romania européenne

(“La Romania en terre arabe et l’arabe dans la Romania: trames d’échanges complémentaires”, pp. 146-155). Pour mieux définir les contacts et les échanges postcoloniaux actuels entre le Maroc et la France, Frank JABLONKA montre, par un détour historique, que ces contacts et ces échanges existent depuis l’Antiquité (cf. p. 147). Néanmoins, ce sont les processus migratoires du XX^e siècle, surtout à partir des années soixante-dix, qui conduisent à la création des “banlieues de l’Islam” (p. 154) et au développement d’un nouveau code urbain, à savoir “de nouvelles formes d’hybridisation” de la langue française à “base arabe”, surtout “parmi les jeunes issus des milieux migrants” (*Ibid.*) qui utilisent de plus en plus des segments empruntés à l’arabe dialectal lorsqu’ils s’expriment en français.

Dans le sixième chapitre (“Droit de cité postcolonial des langues et des locuteurs en France”, pp. 156-178), l’auteur du volume présente les enjeux sociolinguistiques du “contact postcolonial” en France, en s’intéressant particulièrement aux habitudes langagières des jeunes des quartiers “Planoise” (Besançon) et “L’Argentine” (Beauvais). Après avoir discuté les tentatives définitionnelles de ces variétés issues du contact français-arabe (GOUDAILLER, MELLIANI, CALVET, CHAUDENSON, etc.), Frank JABLONKA se sert de la notion d’“anti-langage” (empruntée à Michael A. K. HALLYDAY) pour définir, par le terme de “anti-code”, la variété parlée dans les banlieues étudiées. Les quartiers “Planoise et L’Argentine” se présentent alors comme des “zones franches” dans lesquelles les jeunes utilisent une variété linguistique qui est “un moyen symbolique qui leur permet de s’affirmer vis-à-vis de l’ordre établi légitime, représenté et organisé par le français standard” (p. 171). Cet “anti-code” fait partie d’une “révolte symbolique” plus large qui n’est pas seulement linguistique, mais qui exploite d’autres formes d’expression comme les musiques “rap et raï”, entre autres, pour revendiquer un droit de cité.

Après avoir argumenté dans le septième chapitre (“Du terrain classique au terrain médiatique: vers une approche sémiotique tout terrain”, pp. 179-188) qu’il n’existe aucune rupture épistémologique entre les terrains d’investigations dits “classiques” (corpus marocain) et les terrains d’investigations médiatiques (corpus français), l’auteur étudie dans le huitième et dernier chapitre (“La médiatisation des contacts postcoloniaux dans les productions culturelles”, pp. 189-274) le contact linguistique français-arabe (et sa dimension sémiotique) dans un corpus de chansons “rap et raï” (ZEBDA, 113, BOOBA, PASSI, YAZID, NTM, KENZA FARAH & SEFYU, AMEL BENT, PSY 4 DE LA RIME, IAM,

MASSILIA SOUND SYSTEM, FABULOUS TROBADORS, CHEB KHALED, CHEB MAMI, RACHID TAHA, FAUDEL, CHEB REZKI) et également de films (*Banlieue 13*, *La Haine*, *Sheitan*, *La Squale*, *Thé au Harem d'Archimède*, *Wesh wesh*, etc.). D'après lui, la musique constitue un vrai "trait d'union entre les rives nord et sud de la Méditerranée" (p. 189). Le rap en particulier doit être considéré comme "l'expression de premier choix du mode vécu et de la forme de vie plurilingue postcoloniale" (p. 189), car la langue arabe (surtout l'arabe dialectal) est véhiculée en Europe grâce à cette musique. Les textes du rappeur BOOBA, par exemple, sont écrits dans une variété linguistique que Frank JABLONKA appelle "sous-standard périurbain de français qui a intégré, entre autres, des interférences principalement à l'arabe" (p. 206). Mais d'autres langues d'immigration et/ou régionales (notamment l'occitan) accompagnent l'arabe dans ce concert "plurilingue postcolonial". Dans les textes du groupe IAM, "l'Italie et la langue italienne jouent un rôle privilégié dans [l']amalgame ethnolinguistique afro-arabo-islamo-méditerranéen qui s'incarne dans les populations métissées en grande partie issues de l'immigration" (p. 224). La musique "rai" englobe également, en plus du français et des "dialectes arabes", des éléments de l'espagnol et de l'anglais (p. 237). Tandis que dans les films du corpus étudié, "le nouveau sous-standard de banlieue issu du mélange ethnolinguistique" remplace l'argot traditionnel que l'on utilisait dans le premier cinéma de banlieue (p. 270).

À la fin de son analyse, JABLONKA remarque en guise de conclusion ("Conclusion: vers une socio-sémiotique variationniste du contact postcolonial", pp. 275-278) que les variétés interlectales émergentes au Maroc arrivent en France grâce aux flux migratoires et s'intègrent aux dynamiques linguistiques des quartiers périurbains avant d'être médiatisées à travers les musiques "rap et rai" et le cinéma de banlieue.

Gerardo ACERENZA

Irene FINOTTI et Nadia MINERVA (dir.), “Voix féminines. Ève et les langues dans l’Europe moderne”, Actes du colloque co-organisé par la SIHFLES à Gargnano, les 6-8 juin 2011, *Documents pour l’Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde*, n. 47-48, décembre 2011 – juin 2012

Ce numéro des *Documents de la SIHFLES* réunit une douzaine de contributions centrées sur la diffusion de la langue française dans des pays non francophones.

Comme on le sait, l’Angleterre fait figure de pionnière: c’est en effet dans ce pays qu’on assiste au Moyen Âge déjà à une production importante de manuels de FLE *ante litteram*, parmi lesquels se signale un petit traité, *Femina nova*, transmis par un manuscrit unique du XV^e siècle, dont le contenu semble entièrement décliné au féminin (Maria COLOMBO TIMELLI & Giovanni IAMARTINO, “*Liber iste vocatur femina...* Le français et les dames dans l’Angleterre du XV^e siècle”, pp. 101-117).

À des époques plus modernes, parmi les nations les plus touchées par le plurilinguisme, on dénombre certainement les Pays Bas actuels. Madeleine VAN STRIEN-CHARDONNEAU et Marie-Christine KOK ESCALLE abordent, dans un même cadre et à partir du même corpus, deux questions proches ayant trait à l’enseignement du français aux filles et femmes: la représentation de l’apprenante et sa formation entre XVI^e et XIX^e siècle pour la première (“Représentations du féminin dans les ouvrages pour l’enseignement du français aux Pays-Bas: les élèves”, pp. 119-135), les figures éducatrices et les modèles de femme proposés par les manuels pour la seconde (“Les discours de et sur la femme éducatrice dans les ouvrages pour l’enseignement du français aux Pays-Bas”, pp. 137-154). Deux autres articles concernent des aspects plus particuliers; Irene FINOTTI étudie la langue et la présentation d’un traité bilingue – mais qui connaîtra aussi une diffusion plurilingue – à visée doublement didactique, s’agissant en même temps d’un livre d’éducation et d’un manuel destiné à enseigner le français aux Italien(ne)s installé(e)s aux Pays-Bas au XVI^e siècle (“Femme et bilinguisme: *La Institutione di una fanciulla nata nobilmente / L’institution d’une fille de noble maison*, Anvers, 1555”, pp. 281-298). Michel BERRÉ aborde en revanche des questions de méthode dans le seul manuel connu explicitement destiné à un public féminin (“Quelle ‘méthode’ pour enseigner le français aux jeunes filles flamandes dans les Pays-



Bas autrichiens? Les choix de l'abbé Taffin dans sa *Grammaire française* de 1727", pp. 235-252).

L'Italie est au centre de deux contributions fort différentes entre elles. Dans l'une, Maria Luisa CAPPELLO présente le contenu des cahiers de français de MARIE-CAROLINE (1822-1841), fille du grand-duc de Toscane LÉOPOLD II ("Les cahiers d'exercices de français de la grande-duchesse Marie-Caroline de Habsbourg-Lorraine", pp. 253-266). L'autre, de Chiara ELEFANTE, concerne la réception italienne de *Poil de Carotte*, à travers trois traductions publiées par des femmes en 1955, 1967, 2007 ("*Poil de Carotte* et ses traductions italiennes au féminin: l'évolution d'un classique littéraire", pp. 299-315).

La langue française était connue et pratiquée dans tout l'espace ibérophone. Alicia PIQUER-DESVAUX présente l'évolution de l'enseignement du français en Espagne entre le XVIII^e siècle, lorsque sa diffusion était liée surtout aux traductions, et le siècle suivant, qui assista à son institutionnalisation ("Femmes lectrices / femmes apprenantes: le rôle et la place de la femme dans l'enseignement du français en Espagne aux XVIII^e et XIX^e siècles", pp. 157-171). L'article de Juan García BASCUÑANA examine un aspect peu connu de la romancière et féministe Emilia PARDO BAZÁN (1851-1921), à savoir son intérêt pour les langues étrangères et notamment sa connaissance du français, auquel elle fut initiée dès son enfance dans une école française de Madrid, et qu'elle pratiqua ensuite grâce à ses lectures et à ses voyages ("Littérature, féminisme et connaissance de langues: à propos d'Emilia Pardo Bazán", pp. 217-231). Le Portugal est au cœur de la contribution d'Ana Clara SANTOS, qui souligne, d'une part, les nouveautés législatives introduites au XIX^e siècle dans le domaine de l'éducation, en particulier pour les jeunes filles, d'autre part l'importance attribuée à cette époque aux langues étrangères et donc au français ("L'enseignement du français au féminin au Portugal au XIX^e siècle", pp. 189-203).

Pour ce qui concerne le bassin méditerranéen, la Grèce se signale par le rôle fondamental joué par le français dans l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle, à tel point que les femmes peuvent être considérées à cette époque comme de véritables médiatrices entre culture grecque et culture française (Despina PROVATA, "Enseignement féminin et apprentissage du français en Grèce au XIX^e siècle", pp. 173-187). Une situation analogue se présente dans l'empire Ottoman, où la connaissance du français constituait une valorisation au sein de la société ottomane (Suna TIMUR AGILDERE, "L'éducation de l'élite féminine dans l'Empire Ottoman au XIX^e siècle: le Pensionnat de filles de Notre-Dame de Sion d'Istanbul (1856)", pp. 205-215).



Le panoramique européen s'ouvre enfin à la Hongrie: vers la fin du XIX^e siècle, la capitale Budapest vit la création d'institutions où l'enseignement des langues étrangères et du français en particulier s'inspirait d'une pédagogie moderne et adaptée spécifiquement aux filles (Helga ZSÁK, "Influence des méthodologies françaises et suisses sur l'enseignement des langues dans les écoles de jeunes filles en Hongrie au tournant du XIX^e siècle et sur l'École Nouvelle", pp. 267-278).

Méritent d'être cités à part trois articles portant sur la lexicographie. Une analyse attentive de la nomenclature dans les dictionnaires belges et suisses du XIX^e siècle permet à Cristina BRANCAGLION de reconnaître les connotations culturelles qui se dégagent de cette production dans une perspective différentielle ("Les dénominations de la femme dans la lexicographie francophone du XIX^e siècle", pp. 319-336). Michela MURANO examine un dictionnaire bilingue de 1874, qui inclut les noms propres: l'analyse des anthroponymes féminins et des informations qui les accompagnent aboutit à un tableau intéressant de la situation des femmes dans le dernier quart du XIX^e siècle ("L'image de la femme à travers des portraits de femmes dans le *Grand Dictionnaire Français-Italien et Italien-Français* de C. Ferrari et J. Caccia", pp. 337-356). Une dernière contribution porte sur trois dictionnaires rédigés par des femmes entre 1912 et 1940, ouvrages qui ne se différencient cependant pas de la production beaucoup plus riche due à des hommes, et reflètent en revanche des positions culturelles extrêmement conservatrices voire réactionnaires (Jacqueline LILLO, "Femmes lexicographes dans la première moitié du XX^e siècle", pp. 357-370).

Au-delà des résultats partiels de chaque enquête, ce qui émerge de l'ensemble du volume et qui fait son intérêt, c'est surtout le lien entre enseignement "au féminin" et culture, culture française certainement, mais surtout culture au sens large: à travers l'enseignement d'une langue étrangère, c'est en effet une idée de la femme, de ses activités, de ses comportements, en dernière analyse son portrait idéal aux différentes époques que les nombreux ouvrages examinés permettent de percevoir.

Maria COLOMBO TIMELLI

Michel FRANCARD, Geneviève GERON, Régine WILMET, Aude WIRTH, *Dictionnaire des belgicisms*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2010, 400 pp.

L'“Introduction” (pp. 7-16) à ce *Dictionnaire des belgicisms* s'ouvre par une question (“Encore un dictionnaire?”, p. 7) qui insiste sur le besoin de justifier, au préalable, la réalisation d'un nouveau inventaire des particularités du français de Belgique, malgré l'abondante production en recueils différentiels depuis le XIX^e siècle. La réponse guide l'usager à la découverte des nombreuses originalités qui font de ce dictionnaire un ouvrage novateur, grâce auquel aujourd'hui “on comprend vraiment mieux la Belgique francophone” et qui “apporte beaucoup de données nouvelles qui pourront être exploitées par les spécialistes”³.

À la différence des devanciers, qui sélectionnaient généralement les mots en se laissant orienter par leurs choix personnels, la nomenclature du *Dictionnaire des belgicisms* a été établie suite à une enquête sociolinguistique menée, à partir de 2000, par les chercheurs du Centre Valibel (<http://www.uclouvain.be/valibel.html>). L'enquête a intéressé une centaine d'informateurs de Wallonie et de Bruxelles, avec l'objectif de réunir les lexiques des deux régions francophones, non homogènes à cause de la diversité de leur histoire linguistique, liée à des substrats différents. Parmi les belgicisms ainsi repérés, l'on n'a retenu que ceux qui ont encore une vitalité actuelle, à savoir ceux qui sont reconnus par au moins 50% des informateurs et utilisés par au moins 30%; font exception à ces critères de sélection les formes dérivées, quelques unités lexicales bien attestées dans la littérature et des mots dont la diffusion est inégale dans les différentes aires francophones belges (par ex. le *boulet* liégeois qui, ayant d'autres appellations en Wallonie et à Bruxelles, n'atteint pas les limites fixées). Les mêmes critères ont permis par ailleurs d'inclure des formes techniques ou argotiques qui ont désormais une large diffusion (comme certains mots issus du vocabulaire de la construction ou de l'argot étudiant), ainsi que des belgicisms jusqu'ici non répertoriés. Quant aux principes d'exclusion propres à la démarche différentielle, la comparaison avec le français de référence se base non seulement sur la consultation d'un corpus lexicographique, mais aussi sur les attestations repérées

³ Claude POIRIER, “Le ‘français belge’ et le *Dictionnaire des belgicisms*”, *Revue de linguistique romane*, n. 303-304, juillet-décembre 2012, pp. 578-583; pp. 581 et 582.

sur Internet et sur les consultations avec des spécialistes français; le but est celui d'éviter l'inclusion de mots et expressions usuels en France mais non enregistrés par les lexicographes "de France"⁴.

Ces principes de sélection ont permis d'établir une nomenclature qui "dépassé les 2000 items (mots et sens), ce qui fait de cet ouvrage le plus complet des dictionnaires actuellement publiés sur le français en Belgique" (p. 9). La description du lexique retenu rend compte de la vitalité et de la diffusion des mots: des rubriques en fin d'article donnent des informations sur leur utilisation effective (vitalité élevée, moyenne, peu élevée, faible; stable, décroissante), sur leur diffusion dans les différentes provinces (information complétée aussi, pour 33 mots, à travers des cartes géolinguistiques), sur leur emploi dans les régions de France ou dans d'autres aires francophones. L'on fournit en outre les équivalents en français de référence, en précisant s'ils sont en usage en Belgique, ainsi que des renseignements utiles à éclairer l'origine des mots.

Quant à la typologie de belgicisms retenus, l'"Introduction" insiste sur la différence entre régionalismes linguistiques – désignant "des réalités qui ne sont pas spécifiques à la Belgique, mais pour lesquelles le français en Belgique utilise une dénomination autre que celle du français de référence" (p. 11) – et régionalismes encyclopédiques – qui "renvoient à des réalités qui sont propres à la Belgique et pour lesquelles il n'y a pas de dénomination équivalente en français de référence" (*Ibid.*); ces derniers incluent notamment les dénominations de spécialités culinaires, les "statalismes" ("termes dont l'usage cesse ou se raréfie en dehors des frontières d'un état", p. 12) et quelques néologismes récents. La composante encyclopédique est en outre mise en relief par des encadrés qui aident à approfondir certains aspects de la réalité belge. La nomenclature retient aussi les régionalismes de statut (différences de fréquence), ainsi que quelques entrées métalinguistiques décrivant des particularismes de nature phonétique ou morphosyntaxique ("déterminant", "genre", "nombre", "prononciation"), qui renvoient à des séries d'unités lexicales caractérisées par le phénomène en question.

Au niveau de la microstructure, le *Dictionnaire des belgicisms* se veut "construit sur le modèle d'un dictionnaire monolingue usuel classique" (p. 12) et offre donc la transcription phonétique de toutes les entrées, des définitions explicatives qui ne se limitent pas à un simple équivalent en français de référence, une série d'exemples forgés. Quant aux citations et aux renseignements d'ordre historique, on les a

⁴ Cf. à ce propos, Michel FRANCARD, "Le français des Wallons et des Bruxellois dans le *Dictionnaire des belgicisms*", site *Maison de la poésie* (http://www.maisondelapoesie.be/index.php?mat=ProtocoleAffichage,cntnt01,personne,0&cntnt01CONTACTID=2248&cntnt01_id_categorie=3&cntnt01returnid=72) (ID=2248&cntnt01_id_categorie=3&cntnt01returnid=72).

prévus pour “d’autres publications plus spécialisées [qui] sont déjà en chantier” (p. 13).

L’ouvrage, en effet, a été conçu de façon à ne pas être “trop volumineux” (*Ibid.*), étant donné qu’il veut atteindre un large public de non spécialistes, comme en témoignent le caractère anecdotique et le style simple des encadrés, ou la “Préface” humoristique (pp. 5-6), confiée au comédien et chroniqueur radiophonique Bruno COPPENS. Signalons enfin la “Bibliographie” (pp. 391-397), qui mentionne les ouvrages consultés systématiquement pour la réalisation du volume, en incluant ainsi les principaux travaux de lexicographie différentielle francophone réalisés dans les dernières décennies.

Rappelons en outre que le *Dictionnaire des belgicisms* est l’ouvrage sur lequel se fonde la base belge de la BDLP, ce qui permet d’en consulter la nomenclature en libre accès sur le site <http://www.bdlp.org/accueil.asp?base=BE>, où cependant ne figurent pas tous les éléments de description fournis dans le volume, notamment les informations sur la vitalité des belgicisms et les entrées métalinguistiques.

Cristina BRANCAGLION

Paola GALLOTTA, “Pluriclassi e insegnamento bilingue in Valle d’Aosta: strumenti per la valutazione”, *Éducation et sociétés plurilingues*, n. 34, juin 2013, pp. 20-28

L’emploi de langue française en Vallée d’Aoste est au cœur d’un nouveau projet de recherche, né de la collaboration entre la SREV (Struttura regionale per la valutazione del sistema scolastico) et l’Université Pierre Mendès France de Grenoble, qui, dans le cadre d’une recherche doctorale, visent à cerner l’acquisition du français et des mathématiques enseignées en français. L’enquête, menée auprès des élèves d’écoles primaires et secondaires du premier degré, prévoit des épreuves standardisées et plusieurs questionnaires adressés aux élèves, à leurs parents et aux enseignants; le but est celui de cerner les progrès des élèves en comparant les résultats de différentes années scolaires (2011-2012 et 2012-2013) afin de définir des stratégies pour améliorer leurs performances.

Cristina BRANCAGLION

Ibtissem CHACHOU, *La situation sociolinguistique de l'Algérie. Pratiques plurilingues et variétés à l'œuvre*, Paris, L'Harmattan, 2013, 310 pp.

Ibtissem CHACHOU réfléchit à la particularité sociolinguistique de l'Algérie contemporaine, en remettant en cause les classifications théoriques classiques qu'elle estime être trop rigides. Tout au long de son essai, elle souligne à plusieurs reprises que le contexte algérien demeure "un contexte où nombre de considérations idéologiques ajoutent à la complexité des faits et à la difficulté de leur appréhension et de leur traitement sur un plan épistémique" (p. 11). Dans la première partie de ce volume elle encadre d'un point de vue théorique les traits les plus problématiques de la situation sociolinguistique de l'Algérie, tandis que dans la deuxième partie elle analyse dans les détails les productions langagières dans le milieu publicitaire.

Tout d'abord (ch. 1: "Éléments de sociolinguistique algérienne", pp. 15-60), CHACHOU consacre un chapitre aux aspects liés au plurilinguisme, qui représente en Algérie une réalité incontestable. Elle évoque d'un côté le plurilinguisme étatique et institutionnel, qui qualifie d'officielles des langues qui ne sont pas pratiquées – notamment l'arabe institutionnel – en déniait la reconnaissance de ce statut aux langues primaires – l'arabe algérien et les langues berbères – et au français, qui sont largement employés. Le schéma de FERGUSON, d'après l'auteure, paraît "une théorisation des processus historiques dus, parfois, à des choix politiques, et donc idéologiques" (p. 21) et ne peut être pleinement appliqué au contexte algérien. Elle analyse de l'autre côté le plurilinguisme individuel et social et souligne notamment les retombées des politiques linguistiques étatiques sur la maîtrise linguistique des enfants scolarisés. L'auteure termine le chapitre en passant en revue des exemples de procédés linguistiques créatifs et les résultats de plusieurs enquêtes menées en Algérie sur les représentations que les locuteurs révèlent face aux différentes langues et leur rapport avec la norme.

Dans le deuxième chapitre ("Les langues d'Algérie: quelles dénominations pour quels statuts pour quelle prise en charge institutionnelle?", pp. 61-119) CHACHOU examine en premier lieu la relation entre la dénomination des langues et l'idéologie qui en est à la base et en deuxième lieu l'asymétrie présente entre le *status* et l'usage réel des différentes langues: l'arabe institutionnel – langue officielle et donc langue de l'enseignement, bien qu'elle ne soit la

langue maternelle d'aucun locuteur; les langues berbères – dont seulement le tamazight a été institutionnalisé langue nationale en 2001; l'arabe algérien – considéré comme une variété basse de l'arabe institutionnel, bien qu'il connaisse une assez riche production littéraire et représente la langue véhiculaire en Algérie; le français – qui après l'indépendance continue à être considéré officiellement comme une langue étrangère, malgré son utilisation constante dans la sphère publique, en tant que “langue co-institutionnelle” (p. 111), ainsi que dans la sphère privée.

Ensuite (ch. 3: “Langues, médias et expressions culturelles en Algérie: À l'heure des NTIC”, pp. 121-141) l'auteure décrit l'usage des langues dans le domaine des médias et des productions culturelles comme les festivals, le cinéma, le théâtre et la chanson. Elle souligne notamment la présence de plus en plus importante des langues premières et l'absence d'une répartition rigide entre les langues.

Après ces trois longs chapitres d'encadrement général, elle passe à l'analyse du milieu publicitaire. Tout d'abord (ch. 4: “Pratiques plurilingues en milieu publicitaire: le marketing au service des langues”, pp. 143-175) elle introduit le sujet en mettant en relation le plurilinguisme des slogans publicitaires de la presse écrite avec leur visée pragmatique et leur importance dans le marché économique. Elle démontre ensuite (ch. 5: “Une diversité et une productivité sociolinguistique à l'œuvre: empathie socioculturelle et enjeu économique”, pp. 177-235) que la publicité reprend des pratiques telles que l'alternance codique et l'emprunt qui lui sont suggérées par la réalité des pratiques sociolinguistiques. Dans son analyse elle présente les caractéristiques des textes publicitaires monolingues et plurilingues et notamment les différentes fonctions qu'ils remplissent. Enfin, le chapitre suivant (ch. 6: “Variations sociolinguistiques, variables sociologiques et valeurs identitaires: corrélations et enjeux”, pp. 237-291) insiste sur les liens existant entre la présence de la variation dans les textes publicitaires – notamment l'alternance codique, l'emploi des expressions idiomatiques, les emprunts, les calques et la métonymie – et les profils ciblés. Ces textes “mettent en avant davantage la fonction symbolique que la fonction communicative” (p. 237), afin de provoquer l'identification du consommateur potentiel avec l'appartenance identitaire ciblée par la publicité.

Dans la “Postface” (pp. 293-294) l'auteure revient sur la nécessité de créer “des grilles d'analyse actualisées et propres aux terrains investis” (p. 293) par le biais des recherches empirico-inductives, indispensables pour la “reconsidération de certains aspects des faits de langue” (*Ibid.*) qu'elle a accomplie dans cet ouvrage.

Chiara LUSSETTI

Bruno MAURER, “De la ‘pédagogie convergente’ à l’‘éducation bilingue’ au Mali”, *Éducation et sociétés plurilingues*, n. 34, juin 2013, pp. 29-42

Dans cet article Bruno MAURER propose une réflexion critique sur la méthodologie d’enseignement utilisée dans le contexte multilingue malien, en mettant en relief les faiblesses de ses présupposés théoriques et au niveau de la construction du curriculum de français. Tout en reconnaissant à la pédagogie convergente le mérite d’avoir “réussi à faire accepter l’idée que les langues nationales puissent être langues d’enseignement, avant, puis aux côtés du français” (p. 34), MAURER insiste sur la nécessité d’introduire la réflexion sur les contenus linguistiques lors du passage de la L1 au français, en considération des écarts considérables, au niveau syntaxique et graphique, entre les langues africaines et le français. Il en conclut que la pédagogie convergente s’avère “largement inadaptée dans le cadre malien” (p. 39) et qu’elle ne peut être conçue que comme “un outil au service de l’enseignement bilingue” (p. 41), outil qu’il invite à ne pas sacraliser.

Cristina BRANCAGLION

Salifou TRAORÉ (dir.), “Diversité linguistique, plurilinguisme et politique linguistique en Afrique”, *Mont Cameroun*, n. 5, 2008

Selon des estimations récentes, environ 2000 idiomes différents sont parlés sur le continent africain. Si les langues africaines dominent les pratiques des locuteurs au quotidien, la plupart des pays africains n’ont adopté qu’une seule langue officielle. Le numéro 5 de la revue *Mont Cameroun*, paru en 2008 et intitulé “Diversité linguistique, plurilinguisme et politique linguistique en Afrique”, propose, à travers trois contributions thématiques et quatre articles de portée plus générale, une analyse des répercussions de ce choix et met en avant des pistes pour la mise en place d’une politique linguistique qui prenne en compte les besoins communicatifs de la société et qui valorise les langues vernaculaires.

Le volet thématique s’ouvre sur une contribution de Khadi FALL qui illustre parfaitement ce décalage entre législation et réa-

lité linguistique au Sénégal. On apprend que moins de 30% de la population maîtrise le français, qui est la langue officielle depuis 1960, alors que le wolof, l'une des six langues nationales, est parlé par plus de 90% des Sénégalais. L'auteur montre dans quelle mesure le manque de connaissances en français pénalise la majorité "non éduquée" de la société qui adopte des comportements de résistance culturelle envers les réglementations et lois républicaines rédigées exclusivement en français. Cette transgression délibérée de la part de la population analphabète qui se voit exclue de toute prise de décision trouve son écho dans les stratégies employées par quelques écrivains sénégalais afin de donner une place aux langues locales dans les productions littéraires. Selon FALL, les traces linguistiques, sémantiques et esthétiques des langues africaines dans les romans d'auteurs sénégalais témoignent ainsi de cette "résistance silencieuse" vis-à-vis de la langue du pouvoir. Mais elles constituent également une nécessité. Écrire en français tout en reproduisant une vision du monde dans laquelle le lecteur africain puisse se retrouver représente un véritable défi dans la mesure où l'expression de la conception de l'espace et du temps, par exemple, se heurte parfois aux limites imposées par les structures grammaticales et syntaxiques du français, un aspect qui mériterait d'être étudié plus en détail.

Engelbert DOMCHE TEKOU et Lilian LEM ATANGA abordent les perspectives du plurilinguisme au Cameroun où l'anglais et le français constituent les deux langues officielles. Pour les deux auteurs, la prise en compte des langues locales constitue une condition sine qua non pour garantir le développement du pays. Si l'ewondo, une langue bantoue, a été utilisée jusque dans les années 60 dans les écoles missionnaires catholiques qui permettaient donc une scolarisation en langue nationale, la situation a changé depuis. Bien que l'hégémonie des deux langues officielles, l'anglais et le français, dans le secteur de l'éducation ne paraisse guère surprenante, elle s'avère plus problématique dans les domaines de la santé et de l'agriculture. De ce fait, la formation linguistique des médecins et des agents agricoles itinérants, censés traduire les instructions et recommandations en langue locale, représente un enjeu majeur. Or, comme le constatent les auteurs, les efforts faits dans ce sens sont contrecarrés par des préjugés concernant les langues locales dont la maîtrise constituerait, aux yeux de l'élite, un frein à l'acquisition des langues officielles.

Ce décalage entre les besoins communicatifs des locuteurs et la législation en matière de politique linguistique est également présent au Mali. Le fait que le français, seule langue officielle, n'est parlé que par 10% de la population, conduit à un "monolinguisme artificiel" (p. 43) qui contraste avec la réalité linguistique dans laquelle le bambara occupe une place privilégiée. C'est

la raison pour laquelle Salifou TRAORÉ, auteur de la troisième contribution thématique de ce numéro, plaide pour une politique linguistique intégrative qui imposerait l'apprentissage obligatoire de deux langues nationales en plus du français et de l'anglais, ce qui se situerait dans le prolongement des initiatives entreprises depuis l'indépendance afin de valoriser les langues locales et, a fortiori, le plurilinguisme.

Dans une perspective linguistique, Bougoutié COULIBALY se penche sur les erreurs les plus fréquentes constatées dans les productions de quelques locuteurs natifs du bambara apprenant l'allemand. L'interprétation des difficultés de prononciation s'avère globalement satisfaisante, même si nous avons constaté que la terminologie employée par l'auteur (comme "le son [kv]", p. 64) s'éloigne parfois de celle généralement utilisée en phonologie. Il est dommage que les pistes concernant la correction phonétique (par exemple "attirer l'attention des apprenants sur les organes et les lieux articulatoires impliqués dans la production des sons", p. 68) restent assez vagues. Il aurait mieux valu se contenter d'une analyse plus poussée des erreurs au lieu de proposer des pistes de remédiation qui laissent le lecteur sur sa faim.

Les productions de locuteurs plurilingues constituent une source précieuse pour les linguistes qui étudient les phénomènes d'interférence et d'alternance codique, mais aussi pour les chercheurs qui s'intéressent au fonctionnement de la communication en situation exolingue. À l'aide d'extraits d'un corpus de conversations entre étudiants camerounais et allemands recueilli en Allemagne, Maryse NSANGOU-NJIKAM nous présente les stratégies utilisées par les locuteurs africains pour décoder des mots inconnus ainsi que les moyens mis en œuvre pour éviter un échec de la communication provoqué par une maîtrise insuffisante du lexique allemand. On peut regretter que l'argumentation ne soit pas assez développée pour permettre des conclusions satisfaisantes. On aurait notamment aimé avoir plus de détails sur les répercussions de ces phénomènes de rupture sur la gestion des faces des interlocuteurs.

La contribution de Philomène ATYAME sur l'intercontextualité dans *Tauben im Gras* de Wolfgang KOEPPEN (1980) et *Ville cruelle* de Mongo BETI (1971) met en avant le traitement littéraire du même phénomène, en l'occurrence l'occupation du pays, dans un cas par l'armée américaine, dans l'autre par les forces françaises. L'étude comparée insiste notamment sur le rôle des protagonistes qui, en tant que témoins et accusateurs, dénoncent l'exploitation économique et la domination culturelle exercées par l'occupant.

Dans le dernier texte de ce numéro, Kouassi ADJA tente de montrer la dimension conflictuelle des relations entre les membres de la mission catholique et l'administration coloniale au Togo dans



la région Atakpame à l'époque du protectorat allemand. L'analyse de rapports et de documents judiciaires permet de mieux comprendre la situation des missionnaires qui défendaient le respect de la culture togolaise et de l'emploi de la langue ewe à l'école avant de céder aux pressions de l'administration qui, quant à elle, favorisait la diffusion de la culture allemande.

En conclusion, on retiendra surtout les perspectives que les recherches présentées dans ce numéro ouvrent pour des études plus approfondies sur les questions du plurilinguisme et de la diversité linguistique en Afrique.

Anika FALKERT

Davy BIGOT, Michael FRIESNER, Mireille TREMBLAY (dir.), *Les français d'ici et d'aujourd'hui. Description, représentation et théorisation*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2012, 259 pp.

Ce volume est consacré aux actes de la troisième édition du colloque "Les français d'ici" qui a eu lieu à l'Université de Montréal en 2010, ayant pour objet les différents aspects de la variation dans les variétés de français parlé au Canada et notamment les français québécois et acadien. Bien qu'hétérogènes, les contributions sont articulées autour des trois axes suggérés dans le sous-titre. Le premier est de nature descriptive et réunit les trois premières études. De manière plus spécifique, Gisèle CHEVALIER et Karen SPRACKLIN (ch. 1, "Uniformisation et variation lexicale en français néo-brunswickois", pp. 9-36) présentent les résultats d'une enquête lexicale dont le but est une étude comparative du lexique concernant la "maison" employé dans de différentes régions du Nouveau-Brunswick. L'analyse des données leur permet de relever une tendance à l'uniformisation ainsi qu'un changement d'attitude à l'égard de l'anglais, dont le pouvoir d'assimilation n'est plus ressenti. Ensuite, Sophie PIRON et Nadine VINCENT (ch. 2, "La grammaire nouvelle et le traitement des verbes avec complément prépositionnel dans le dictionnaire *Le français vu du Québec*", pp. 39-64) s'interrogent sur les relations entre deux instruments pédagogiques tels que les grammaires et les dictionnaires: l'analyse du traitement des verbes avec complément prépositionnel dans les deux typologies d'outils choisis, leur permet de remarquer que



si la préférence accordée à la grammaire nouvelle impose de profonds changements dans les dictionnaires, ceux-ci sont rarement pris en compte, exception faite pour le dictionnaire *Le français vu du Québec* où l'on signale les transformations imposées par la grammaire nouvelle. De son côté, Egor TSEDRYK (ch. 3, "Sur l'usage extensif de *comme* à la préadolescence dans un milieu francophone minoritaire", pp. 65-88) réfléchit aux emplois non standards de *comme*: par le biais d'un corpus consacré aux jeunes francophones, l'auteur observe que l'emploi de *comme* subit une forte influence de l'anglais.

Le deuxième axe porte sur la problématique des représentations des variétés de français. Annette BOUDREAU (ch. 4, "Discours, nomination des langues et idéologies linguistiques", pp. 89-109) s'interroge sur les modalités de nomination des variétés du français au Québec et sur les idéologies linguistiques qu'elles sous-tendent. L'étude des appellations *chiac* et *joual* prouve que, loin d'être innocente, la nomination des variétés linguistiques reflète les catégories sociales et se ressent de l'influence des contextes historique, social et politique. Isabelle GAUVIN, Mireille TREMBLAY, David-Étienne BOUCHARD, Marie-Claude BOIVIN (ch. 5, "Favoriser le transfert des connaissances des cours disciplinaires vers les cours de didactique et la pratique de l'enseignement: l'exemple du français québécois", pp. 111-130) présentent un projet expérimental de nature pédagogique visant à montrer l'importance du français québécois pour l'apprentissage de la grammaire écrite. Enfin, Simon-Pier LABELLE-HOGUE (ch. 6, "État du vernaculaire dans la téléserie québécoise: l'exemple de *La Petite Vie*", pp. 131-172) réfléchit à la représentation du français québécois vernaculaire dans la téléserie québécoise *La Petite Vie* à travers l'exploration de quelques variables de nature morphosyntaxique et lexicale. Il parvient à la conclusion que la téléserie s'appuie sur des représentations stéréotypées des variantes stigmatisées du français québécois.

Les contributions structurées autour du troisième axe rendent compte d'une théorisation des variétés de français analysées. Laurence ARRIGHI (ch. 7, "Quelques processus de grammaticalisation dans le français parlé en Acadie", pp. 173-193) s'attache à la description du fonctionnement de quelques petits mots (*là, ben, pis*) dans le français acadien parlé et observe un changement dans leur emploi du point de vue diachronique et une extension des contextes d'usage. David-Étienne BOUCHARD (ch. 8, "Le système quantificatif du français québécois: un argument pour une sémantique directe de la comparaison", pp. 195-210) examine la sémantique de la comparaison et souligne les écarts entre français et anglais. Heather BURNETT (ch. 9, "Structure événementielle et modification pragmatique: On connaît-tu tout sur /tUt/?", pp. 211-230), quant à elle, explore l'emploi de /tUt/ et prouve que son apport

au sens de l'énoncé est de nature pragmatique plutôt que sémantique. Enfin, Michael FRIESNER (ch. 10, "L'adaptation des voyelles dans les emprunts en français montréalais", pp. 231-259) réfléchit à la nature des emprunts et suggère la prise en compte de facteurs phonologiques et phonétiques dans les processus d'adaptation des emprunts en français québécois.

Chiara MOLINARI

Chiara MOLINARI, Paola PUCCINI (dir.), "Voix / voies excentriques: la langue française face à l'altérité" - Volet n. 2: "Autour du français québécois: perspectives (socio-)linguistiques et identitaires", *Repères-Dorif. Autour du français: langues, cultures et plurilinguisme*, n. 2, juillet 2013

Interculturalité et plurilinguisme sont les mots-clés du deuxième numéro de la revue *Repères-Dorif* (<http://www.dorif.it/ezine/>). Pour essayer de décrire et de mieux comprendre ces phénomènes dans l'espace francophone, deux contextes particulièrement significatifs ont été pris en considération, l'Afrique et le Québec; cette issue du périodique a été donc articulée en deux parties, publiées respectivement en 2012 et en 2013. Dans le n. 13 de *Ponti / Ponts* (2013, pp. 180-182) nous avons présenté le premier volet, consacré à l'Afrique et coordonné par Cristina SCHIAVONE; nous rendons compte ici du deuxième, dirigé par Chiara MOLINARI et Paola PUCCINI, qui comprend huit contributions sur la réalité québécoise, faisant ressortir le lien étroit entre question linguistique et recherche identitaire. Après l'introduction des deux éditrices, qui rappellent les raisons historiques, culturelles et identitaires à la base de l'intérêt des linguistes – mais aussi des usagers – pour le français du Québec, les articles du dossier abordent quelques problématiques liées à la norme de référence et à la variation, dans des domaines et selon des perspectives différents.

La lexicographie est au centre des réflexions des quatre premières contributions. En particulier, Nadine VINCENT ("La lexicographie québécoise du 21^e siècle: après les tempêtes, l'affirmation tranquille") et Louis MERCIER ("Un nouveau dictionnaire général de la langue française qui vient du Québec, mais pourquoi donc?") focalisent leur attention sur le Dictionnaire de la langue française:

le français vu du Québec (DFVQ), récemment mis en ligne sous le nom d'*Usito* (www.usito.com). En parcourant l'histoire de la lexicographie du français au Canada, Nadine VINCENT analyse les raisons qui ont provoqué l'échec des premiers dictionnaires généraux québécois et montre l'originalité de ce nouvel outil lexicographique. À la différence de leurs prédécesseurs, qui avaient choisi de 'québécoiser' des dictionnaires français déjà existants en marquant les spécificités hexagonales, les lexicographes de l'équipe interuniversitaire Franqus ont conçu un dictionnaire fondé sur un corpus de textes québécois (la Banque de données textuelles de Sherbrooke – BDTS) et introduit des marques tant pour les mots employés uniquement au Québec que pour les mots exclusifs du français d'Europe. Louis MERCIER approfondit l'analyse d'*Usito* en proposant plusieurs comparaisons entre des articles tirés de ce dictionnaire et les articles correspondants du *Petit Robert* et du *Petit Larousse*. Il montre ainsi qu'*Usito* permet de dépasser les limites descriptives des dictionnaires généraux français à l'égard des locuteurs franco-canadiens; cela grâce à l'élargissement de la description (tant au niveau de la nomenclature que dans le corps des articles), et à la mise en valeur de la culture québécoise. En outre, en abandonnant le modèle de représentation fondé sur l'opposition centre / périphérie, ce nouveau dictionnaire propose une description du français "qui prend en compte, sans les hiérarchiser mais en les caractérisant explicitement, les deux usages géographiques de cette langue". Les deux contributions suivantes optent pour une approche diachronique; l'examen des textes préfaciels des premiers glossaires et dictionnaires différentiels québécois, du *Manuel des difficultés* de Thomas MAGUIRE (1841) jusqu'au *Glossaire* de la Société du parler français au Canada (1930), permet à Cristina BRANCAGLION de suivre le développement de la réflexion sur l'usage local ("Les discours de présentation dans la lexicographie québécoise (1841-1930)"). Les questions les plus débattues concernent la norme de référence, l'état du français parlé au Québec (caractérisé par la mauvaise qualité de la langue des élites et par une dégradation langagière que l'on attribue surtout à l'influence de l'anglais), et l'évaluation des particularismes phonétiques et lexicaux (archaïsmes, néologismes et anglicismes). La présence significative de ces réflexions d'ordre métalinguistique permet de rapprocher ces textes liminaires d'un autre type de discours sur la langue, celui des chroniques du langage. Ce genre discursif fait l'objet des réflexions de Wim REMYSEN ("Décrire le français en usage au Québec dans un dictionnaire, oui, non, peut-être...? Le discours des chroniqueurs de langage au sujet de la lexicographie québécoise et française"). L'auteur analyse quinze chroniques signées par des auteurs faisant autorité en matière de langue, parues entre 1893 et 1995, et s'arrête sur une double question: l'accueil réservé aux dictionnaires réalisés

au Québec et l'introduction des usages québécois dans les dictionnaires français. En reprenant une distinction déjà proposée entre chroniqueurs puristes, régionalistes et autonomistes, il montre que leurs différentes positions dépendent de la conception de chacun de la langue française; pour les premiers, les plus nombreux, seul l'usage hexagonal est légitime, par conséquent ils sont contraires tant à la réalisation de dictionnaires québécois, qu'à l'idée d'introduire des mots québécois dans les dictionnaires français. Les chroniqueurs régionalistes sont plus ouverts à l'égard de la variété endogène, qui mérité d'être étudiée et décrite dans des dictionnaires différentiels; les chroniqueurs autonomistes sont les seuls à souhaiter la réalisation d'un dictionnaire qui permette la reconnaissance du français du Québec.

Pierre DAVIAULT, linguiste, traducteur, professeur et fonctionnaire, figure parmi les chroniqueurs régionalistes les plus réputés de la première moitié du XX^e siècle. Paola PUCCINI analyse ses écrits sur la langue, et en particulier sur la traduction, en suivant une approche anthropologique ("Pratique traductive et construction identitaire chez Pierre Daviault"). Elle montre qu'à travers ses discours sur les bonnes ou mauvaises pratiques traductives, DAVIAULT propose une représentation de son propre modèle identitaire.

Les trois dernières contributions se penchent sur l'époque contemporaine pour explorer les représentations de la langue française véhiculées par la presse, la bande dessinée et la littérature. La réflexion de Chiara MOLINARI se fonde sur un corpus d'articles récents (2011-2012) tirés de la presse française et québécoise ("La langue française en France et au Québec: la presse comme source et réceptacle de représentations"). L'analyse comparative des deux séries montre que la représentation positive du français est partagée et se fonde sur des valeurs traditionnelles (élégance, clarté); par ailleurs, en France comme au Québec les problèmes liés à l'évolution de la société contemporaine suscitent des préoccupations à l'égard de la diffusion et de la promotion de la langue française. Dans la dernière partie de sa contribution, l'auteure analyse aussi les stratégies discursives employées pour mettre en valeur les différentes représentations. Anna GIAUFRET ("Le français dans la bande dessinée québécoise: quelles représentations du français parlé?") étudie les caractéristiques de la langue parlée informelle mise en écrit dans un corpus de BD d'auteur, publiées au Québec entre 2004 et 2012, en prenant en considération surtout des indicateurs de variation syntaxique et phonétique. Son analyse montre que la bande dessinée "est un outil précieux pour comprendre certaines évolutions de l'oral [...] filtrées et stylisées dans les dialogues". Sara VECCHIATO, enfin, dans "La narration des malentendus pour renverser la perspective centre-périphérie. *Les Français aussi ont un accent* de Jean-Benoît Nadeau", montre que ce récit humoris-

tique, sous-titré *Mésaventures anthropologiques d'un Québécois en Vieille France*, met en scène, par le biais d'une relation de voyage, la rencontre culturelle entre Français et Québécois, en accordant une attention particulière à la dimension linguistique. Elle examine notamment "la façon dont la notion même d'accent est démystifiée ironiquement", et signale la visée argumentative des passages concernant la méprise, où l'auteur remet en cause la gestion 'française' des malentendus par la correction.

Barbara FERRARI

Claude POIRIER, "USITO: un pas en avant, un pas en arrière. Analyse du dictionnaire de l'Équipe Franqus un an après sa mise en ligne", site web du *Trésor de la langue française au Québec*, 2014, pp. 1-30, <http://www.tlfq.ulaval.ca/usito.asp>

La lexicographie québécoise vient de s'enrichir, en 2013, d'un nouveau dictionnaire général⁵, ayant l'objectif de décrire, dans une perspective québécoise, l'ensemble du lexique français utilisé au Québec. Cette ambitieuse entreprise, menée depuis le début des années 2000 par l'équipe Franqus de l'Université de Sherbrooke, ne manque pas de susciter des réactions fructueuses, comme celle dont nous rendons compte ici, qui témoigne du grand intérêt porté à ce dictionnaire par l'ancien directeur du TLFQ, expert lexicographe et fin connaisseur de l'évolution du français québécois.

Dans ce long article, Claude POIRIER montre avoir interrogé le dictionnaire *Usito* de façon systématique et approfondie, ce qui lui permet d'avoir une vision assez complète du traitement des mots dans cet ouvrage, qui est examiné afin d'en apprécier l'efficacité au niveau identitaire et dans une perspective normative. POIRIER peut ainsi en déceler plusieurs faiblesses, qu'il justifie par l'analyse d'un grand nombre d'articles. Aussi blâme-t-il, par exemple, le peu de place réservée aux citations extraites de la littérature québécoise, le manque d'attention pour l'histoire du français au Québec, la reprise des analyses sémantiques proposées dans les dictionnaires élaborés en France (TLF et *Petit Robert*):

⁵ Cf. notre présentation du dictionnaire *Usito* dans *Ponti/Ponts*, n. 13/2013, pp. 185-187.

un ensemble de facteurs qui compromettent la transmission d'un point de vue québécois et une valorisation efficace de cette variété de français. POIRIER insiste en particulier sur les incohérences et les lacunes dans l'identification et la description sociolinguistique des québécismes, surtout lorsqu'il s'agit d'anglicismes, et en conclut qu'*Usito* tend à s'inscrire dans la tradition des lexiques correctifs d'autrefois, qui se limitaient à condamner les mots sans fournir aucune explication.

D'autre part, cette analyse minutieuse d'*Usito* a permis à POIRIER d'en saisir aussi quelques qualités remarquables. Il reconnaît notamment à cette équipe de lexicographes “le mérite d'avoir accepté de dépasser les limites qu'elle avait imposées à la nomenclature de la langue courante dans son projet initial” (p. 26) et d'avoir ainsi accueilli “une bonne quantité de mots de la conversation quotidienne” en arrivant à “donner du français québécois la représentation la plus importante à ce jour dans un dictionnaire général” (*Ibid.*). Au niveau du traitement lexicographique, il met en valeur les efforts faits dans la description des ‘statalismes’ (désignations des réalités propres du pays, concernant l'alimentation, l'habitat, le système politique, l'administration, la faune et la flore), des unités lexicales qui, étant libres de tout souci normatif, ont permis à quelques rédacteurs de parvenir “magnifiquement” à “représenter le français à travers un regard québécois” (pp. 14-15). Ces articles témoignent de la possibilité de s'affranchir d'une vision franco-française et sont proposés comme “des modèles pour la francophonie” (p. 26). Enfin, la richesse des compléments linguistiques et encyclopédiques, que l'on a pu introduire grâce à la souplesse du support informatique, font d'*Usito* un bon ouvrage de référence sur la langue et la culture québécoises.

Ces analyses pourront sûrement contribuer à améliorer les prochaines éditions d'*Usito*, qui semble doué du potentiel nécessaire pour offrir une description complète et équilibrée des usages québécois, et qui pourrait alors “marqu[er] le début d'une nouvelle étape de l'affranchissement culturel des Québécois” (p. 27).

Cristina BRANCAGLION

Robert DAMOISEAU, *Syntaxe créole comparée. Martinique, Guadeloupe, Guyane, Haïti*, Clamecy, Karthala / CNDP-CRDP, 2012, 209 pp.

Spécialiste des créoles français de la zone américano-caraiïbe et de linguistique comparée, Robert DAMOISEAU met ici à profit ses recherches sur la syntaxe ainsi que son expérience d'enseignement des créoles à l'Université des Antilles et de la Guyane. Il s'agit en effet d'un ouvrage à visée pédagogique qui se propose d'analyser "le fonctionnement des quatre créoles [...] à partir d'un certain nombre d'entrées qui correspondent aux relais de la description linguistique généralement pratiquée" ("Avant-propos", pp. 7-8: p. 7). Le livre se compose ainsi de 8 chapitres, portant respectivement sur: "Les schèmes prédicatifs" (verbe, adjectif, éléments de localisation, nom: pp. 9-19); "Le syntagme nominal" (analyse de ses fonctions et ses constituants: genre et nombre du nom, déterminants, expansions: pp. 21-41); "Les pronoms" (morphèmes de personne, pronoms démonstratifs, possessifs, quantificateurs, interrogatifs, relatifs: pp. 43-53); "Le complément circonstanciel" (adverbe, syntagme prépositionnel, syntagme nominal direct: pp. 55-64); "Le syntagme prédicatif", traité dans deux chapitres, l'un (I: pp. 65-85) concernant le contenu sémantique du prédicat verbal, adjectival et nominal et explorant la valence, la voix, les constructions pronominales et impersonnelles; l'autre (II: pp. 87-122) portant sur les opérations de temporalisation, aspectualisation et modalisation, qui "révèlent l'existence de deux systèmes aspecto-temporels et modaux spécifiques: d'une part celui des créoles des Petites Antilles et de la Guyane [...], de l'autre celui d'Haïti" (p. 87); les deux derniers chapitres sont consacrés aux "Procédés de mise en valeur" (extraction, répétition: pp. 123-134) et à "La phrase complexe" (coordination et subordination: pp. 135-155).

Chaque chapitre fournit des descriptions théoriques des phénomènes syntaxiques analysés, illustrées par des séries d'exemples dans les quatre créoles traités, à travers lesquels il est possible d'effectuer des comparaisons aptes à faire ressortir leurs ressemblances et spécificités. À la fin de chaque chapitre la section "Application" propose des questions pour approfondir de façon autonome la réflexion sur les créoles français, en s'appuyant sur les explications et les exemples fournis; les solutions, réunies en fin de volume ("Corrigé des exercices", pp. 157-198), reprennent et développent ultérieurement les sujets abordés. Un "Index" (pp. 199-200) et quelques "Indications bibliographiques" (pp. 201-202) complètent le volume.

Cristina BRANCAGLION

Marie-Christine HAZAËL-MASSIEUX, *Les créoles à base française*, Paris, Ophrys (“L’essentiel français”), 2011, 166 pp.

Bien que limité à un nombre de pages trop réduit pour traiter de façon exhaustive de l’ensemble des créoles issus du français – limite dont l’auteure se plaint en quelques occasions – ce manuel, conçu pour les étudiants universitaires de premier cycle, parvient à transmettre la passion d’une spécialiste pour son objet de recherche et à susciter cette nécessaire curiosité qui invite à creuser ultérieurement le sujet grâce aux pistes de lectures soigneusement sélectionnées.

Dans sa brève “Introduction” (pp. 1-5) HAZAËL-MASSIEUX rappelle quelques points importants concernant l’origine et la nature des créoles français, utiles pour s’affranchir de quelques stéréotypes. Elle rappelle en particulier leur genèse à partir d’une variété non standard de français, un “français d’usage strictement oral marqué de formes régionales et populaires”, étant donné que “les colons arrivés aux Antilles au XVII^e siècle, ne parlaient pas la langue de la Cour, non plus que celle qui était écrite par les grands auteurs du temps” (p. 1). HAZAËL-MASSIEUX insiste en outre sur le fait que les créoles sont désormais “de véritables langues [...] dotées de systèmes phonologiques propres, de grammaires que le linguiste peut décrire à partir de corpus” (p. 3) et qui “comportent des différences importantes interdisant souvent l’intercompréhension pour des locuteurs créolophones issus d’îles éloignées” (p. 2). Ces questions sont davantage approfondies dans le premier chapitre, “Les créoles à base française: données géographiques, historiques et sociologiques” (pp. 7-29), qui fournit des informations démographiques et sociolinguistiques sur les deux aires principales de diffusion des créoles français: la zone américano-caraïbe (louisianais, haïtien, guadeloupéen, martiniquais, guyanais, créole de La Dominique, créole de Sainte-Lucie) et celle de l’océan Indien (réunionnais, mauricien, seychellois). L’on apprend ici que chacune de ces langues connaît en outre des phénomènes importants de variation, ce qui ne manque pas de poser des problèmes en vue de leur normalisation. Toujours dans ce chapitre, HAZAËL-MASSIEUX retrace l’évolution des attitudes linguistiques des créolophones depuis les années 1980-1990 et évoque leurs conséquences en termes de sécurité/insécurité linguistique; elle s’interroge ensuite sur l’application de la notion de diglossie dans les diverses aires créolophones pour en conclure qu’il est préférable de parler de bilinguisme, du moins pour les niveaux mésolectaux.

Le deuxième chapitre, consacré aux “Questions de phonétique et de phonologie” (pp. 31-40) évoque tout d’abord les phénomènes les plus fréquents, observés dans tous les créoles (la réduction des groupes consonantiques, la simplification du système syllabique, la fréquence de la nasalisation contextuelle, la disparition des voyelles labiales antérieures) ou qui concourent à les distinguer, comme par exemple la conservation du “r” et l’antériorisation des constrictives palatales dans l’océan Indien. Suivent une analyse plus détaillée du système phonologique guadeloupéen et un approfondissement sur le rôle stylistique, fonctionnel et syntaxique de l’intonation dans les langues créoles, phénomènes dont il faudra réussir à rendre compte, à l’écrit, à travers la ponctuation.

Le problème de la codification graphique des créoles revient dans le chapitre suivant, “L’écriture des créoles” (pp. 41-52), où l’auteure résume les démarches suivies à Haïti, dans les Petites Antilles et dans l’océan Indien; elle insiste encore une fois sur la nécessité de prendre en compte les aspects morphologiques et syntaxiques, en illustrant quelques “évolutions désastreuses induites par des choix graphiques qui reposent sur de véritables erreurs d’analyse grammaticale” (p. 47). Ces difficultés peuvent être saisies plus clairement après la lecture des chapitres IV (“Questions de morphologie”, pp. 53-76) et V (“Questions de syntaxe”, pp. 77-88) qui décrivent les tendances morphosyntaxiques principales des langues créoles, dans lesquelles le contexte d’utilisation et l’ordre des constituants s’avèrent essentiels pour définir la catégorie grammaticale du mot et pour identifier les fonctions dans la phrase.

En venant aux “Questions de lexique” (ch. VI, pp. 89-104), HAZAËL-MASSIEUX rappelle que les mots créoles sont le plus souvent (90%) issus du fonds français, qui a connu cependant des évolutions différentes en France et dans les diverses zones créolophones, ce qui crée de nombreuses divergences; à ce fonds s’ajoutent les apports des langues de contacts et, en nombre plus réduit, d’autres langues étrangères (anglais, espagnol, portugais, arabe). Suivent une brève description des procédés de création lexicale par composition et par dérivation, ainsi qu’une exploration critique des ouvrages lexicographiques – généralement bilingues – actuellement disponibles, qui fait ressortir de graves insuffisances et incohérences au niveau de l’analyse sémantique des mots.

Aussi, le chapitre VII, “Questions de sémantique” (pp. 105-122), est-il une exhortation à étudier cet aspect encore négligé des créoles, dont les contrastes par rapport au français sont cependant bien perçus à travers les travaux de traduction. HAZAËL-MASSIEUX suggère ainsi des pistes de recherche visant d’une part à étudier le contenu des mots à l’aide de l’analyse sémique et d’autre part à s’intéresser à la valence des verbes créoles et aux valeurs sémantiques des structures sérielles qui comportent plusieurs verbes.

Le chapitre VIII fournit quelques repères sur les “Usages littéraires et médiatiques des créoles” (pp. 123-130), où l’on attire l’attention sur l’utilité d’Internet, qui met à la disposition d’un public très large des écrits en créoles (œuvres littéraires, interview, cours en créole) et qui suscite, à travers les forums, des contextes d’usage plus spontanés par rapport à l’écrit ordinaire, “puisqu’on ne cherche pas directement à envisager la question de l’écrit en termes de normativité ou de correction des énoncés” (p. 128).

En conclusion HAZAËL-MASSIEUX s’interroge sur “L’avenir des créoles” (pp. 131-138) et en particulier sur leurs possibilités de survie “dans des situations de diglossie où ils sont [...] largement dévalorisés dans le contact quotidien avec une ‘grande langue’ qui conserve à la fois tout le prestige de l’école, de la littérature, mais aussi le prestige social et économique” (p. 131).

En annexe l’on trouvera: des illustrations des créoles français avec des extraits d’un conte de Sylviane TELCHID en guadeloupéen, d’une traduction de la Bible en haïtien et d’une chronique poétique de Robert GAUVIN en réunionnais, tous suivis de la traduction en français (“Quelques textes dans divers créoles”, pp. 139-145); des “Repères bibliographiques” (pp. 147-149) qui proposent une sélection des principales études, dictionnaires et atlas linguistiques disponibles pour les créoles français; un “Glossaire” (pp. 151-163) explicatif des notions de linguistique utilisées; un “Index” (pp. 165-166) qui permet la recherche transversale des sujets traités.

Cristina BRANCAGLION

